

Pierre Cormier : « Les pauvres m'on t révélé la beauté de l'Église »

Ordonné diacre en 1999, âgé de 73 ans, Pierre Cormier habite à Toulouse. Il est marié et a trois enfants dont un fils prêtre dans le diocèse voisin de Cahors. Ancien ingénieur aéronautique et informaticien, il a consacré une grande partie de sa vie à l'accueil de femmes tentées par l'avortement. Il est aujourd'hui coordinateur du diaconat dans la Haute-Garonne.

Originaire de la région parisienne, c'est dans le Sud-Ouest que votre vocation s'est vraiment révélée. Comment cela s'est-il passé ?

Après plusieurs années passées en Ile-de-France, mon épouse et moi sommes allés nous installer dans le Lot-et-Garonne, en pleine campagne, en 1980, où j'ai travaillé comme micro-informaticien. J'avais longtemps boudé l'Église, pour des raisons personnelles, mais je désirais ardemment, suite à une conversion, mettre Dieu au cœur de ma vie, consacrer davantage de temps à la prière pour découvrir à quel engagement l'Église pouvait m'appeler. Nous avons alors décidé ensemble de passer une année sabbatique dans le Lot avec comme projet de devenir, en quelque sorte, « moines dans le monde ». Nous avons formé une petite communauté de huit personnes, deux couples et quatre célibataires autour d'un prêtre, fin connaisseur de la parole de Dieu. Les journées étaient très simplement rythmées par la prière et le bricolage le matin, la prière et la lecture de la parole de Dieu l'après-midi. C'est pendant cette année qu'il nous a été demandé par le fondateur de Mère de Miséricorde, une association fondée par un diacre, membre de la communauté des Béatitudes, de prendre en main l'implantation de la structure dans tout le Sud-Ouest. Il s'agissait d'accueillir des femmes enceintes confrontées à l'avortement ou des femmes ayant avorté.

Qu'avez-vous entrepris au sein de cette association ?

Nous avons retapé une vieille grange à Blagnac, près de Toulouse, au sein d'un monastère de sœurs dominicaines cloîtrées, pour la transformer en maison d'accueil. Nous pouvions y recevoir trois femmes à la fois, ce que nous avons fait pour une durée très variable : de quelques heures seulement à une année entière. Nous tenions également une ligne téléphonique. Nous accueillions ces femmes avec toute l'humanité que l'Église recommande, en nous mettant à leur écoute. Bien sûr, une grande partie d'entre elles finissaient tout de même par avorter et nous vivions cela difficilement. Nous avons abrité des femmes de tous milieux, de tous âges, croyantes ou non. Cette expérience m'a à peu près tout appris. Nous avons eu jusque-là une vie facile, préservée. Ces femmes nous ont appris ce qu'étaient la pauvreté et l'humanité. J'ai mieux compris comment articuler l'impératif d'efficacité, si présent dans notre système capitaliste, et la liberté avec laquelle se reçoit la grâce de Dieu. Spirituellement, nous étions aussi merveilleusement portés par les prières de la communauté des Béatitudes, toute proche.

Puis vous avez été sollicité pour assurer la formation des bénévoles...

Et ce travail m'a amené à voyager un peu partout en France, pour visiter les vingt-deux lieux d'écoute et d'accompagnement et mettre en place des sessions sur les thèmes les plus variés : miséricorde, sacrements, théologie morale, accompagnement spirituel... Nous proposons aussi des retraites pour les femmes ayant avorté, les sessions « Stabat » pour aider ces personnes à se remettre debout. Puis, j'ai été appelé à devenir responsable de l'association, tâche dont je me suis acquitté avec l'aide d'une douzaine d'amis ; nous nous sommes notamment attelés à la rédaction des statuts civils et religieux.

Comment avez-vous été appelé au diaconat ?

La sollicitation a eu lieu à Blagnac, en 1990. Je recevais le prêtre responsable de la communauté des Béatitudes et, au cours du repas, il m'a fait remarquer que mon engagement ressemblait à celui d'un

diacre. Il m'a demandé si je m'étais déjà posé la question d'une telle vocation. Je lui ai répondu par la négative en ajoutant que j'étais déjà comblé et que je ne voyais pas ce que cet engagement m'apporterait de plus. Ma femme, elle, a tout de suite été enthousiaste. Puis, j'ai accepté de discerner et la vocation a mûri au cours des années qui ont suivi. J'ai été ordonné en mars 1999, avec comme première mission ma présence dans l'association Mère de Miséricorde. Il y a trois ans, j'ai été nommé coordinateur du diaconat en Haute-Garonne. Nous sommes un peu en retard dans le diocèse, avec « seulement » 28 diacres. Huit couples sont actuellement en discernement, j'aimerais bien que l'on arrive au chiffre de quarante diacres dans les années qui viennent.

Quelle relation entretenez-vous avec votre fils prêtre ?

Nous nous entendons merveilleusement bien et nous avons appris tous deux à servir cette Église contre laquelle j'entretenais de la rancune, qui s'est transformée en amour au-delà du raisonnable. Ce qu'il y a de beau en elle, ce sont les pauvres qui me l'ont appris. Il n'est pas possible de ne pas avoir un regard de tendresse lorsque l'on voit des sans-abri ou des prostituées sur le trottoir.

Mon épouse aurait préféré que mon fils et moi soyons ordonnés ensemble. Mais je ne voulais pas lui voler sa fête. Finalement, il a été ordonné trois mois seulement après moi. Lors de la cérémonie, je me trouvais à côté de l'évêque en tant que diacre ! Un moment plein d'émotion que je ne suis pas près d'oublier...

Votre plus grande joie ?

Quand je suis présent à l'autel, je me sens comme au paradis ! Ce que je redoutais le plus est devenu la source d'une immense joie. Je craignais de me sentir supérieur au fidèle anonyme, en étant habillé beau et monté sur une estrade. En réalité, mon cœur reste au fond de l'église, parmi les invités du Seigneur qui se sentent peut-être indignes. Et à l'autel, je me sens dans une communion privilégiée avec chaque membre de l'assemblée. Prêcher est aussi pour moi un grand bonheur. Je suis toujours conscient de ne pas être à la hauteur de la parole de Dieu, je suis toujours un peu tremblant à chaque fois que j'ouvre l'Évangile, mais cela me procure aussi une grande joie. Enfin, j'aime donner l'eucharistie et le faire, à chaque fois, comme si c'était une première.

Comment voyez-vous évoluer le diaconat dans les années à venir ?

La réintroduction du diaconat avec Vatican II a été une vraie révolution. On ne s'en rendra vraiment compte que plus tard. Il faut vraiment faire confiance à l'Église et à ceux qui sont engagés à son service. Personnellement, j'ai appelé une douzaine de personnes au diaconat. La moitié d'entre eux ont accepté et je ne connais aucun de ces diacres qui regrette de s'être engagé dans cette formidable aventure.

Propos recueillis par Romain Mazenod (DA 155 12 2011)